

Médecins roumains sur le front, 1877-1918. Mémoire et mémoires* [Romanian Doctors on the Front Lines, 1877-1918. Memory and Memories]

Ligia Livadă-Cadeschi

*University of Bucharest, Faculty of Political Science/Romanian Academy, Institute of South-East European Studies, Casa Academiei, ISSEE, Calea 13 Septembrie, 13, sector 5, București, 050711
ligia.livada-cadeschi@unibuc.ro*

Abstract. The present study's goal is to argue that the war memoirs of the physicians, which are subsumed under historical historiography, constitute a coherent documentary corpus, with explicit national pedagogical purposes. While these sources bring to the scene individual destinies, they are not about primarily about individuals, but rather integral parts in a generalizing social project centered on the country and the nation. Our documentary option covers a chronological section organized into three main moments: 1877-1878, 1913 and 1916-1918. We have considered only published and autonomous, self-contained works, exclusively and explicitly dedicated to war.

Keywords: war memoirs, physicians' memoirs, historical memory, social pedagogy

Dans le contexte des dernières années, la valeur des mémoires en tant que source historique primaire, traditionnellement rattachée plutôt au genre littéraire, s'est définitivement imposée, et les historiens ont commencé à considérer de plus en plus qu'elle pourrait effectivement jeter les bases d'une historiographie (Leu 2012: 12). L'utilisation des mémoires comme source impose des grilles de lecture croisées, depuis l'histoire de l'époque où ils ont été écrits et les événements qu'ils décrivent (dans notre cas, les guerres) jusqu'à la

* Cette communication a été inscrite au programme du Congrès national des historiens roumains, Chișinău-Suceava, juillet 2024. Nous avons également consacré aux mémoires de guerre des médecins une série de communications et d'articles scientifiques, publiés ou en voie de publication.

biographie de ceux qui les ont couchés sur le papier, responsables de l'intentionnalité de cette démarche. La mémoire autobiographique se concentre sur la signification que chaque auteur attache aux différents moments de son histoire personnelle (Constantin 2004: 22). Les autobiographies s'inscrivent dans la logique d'une narration qui, pour être intelligible, doit respecter quelques critères, dont le premier et le plus important est l'établissement d'un objectif final, d'un enjeu du récit (Constantin 2004: 23). C'est avec cet objectif final à l'esprit que les épisodes sélectionnés sont utilisés pour mettre en évidence les conclusions (Constantin 2004: 24). En d'autres termes, l'enjeu de la conclusion détermine le choix de l'épisode ou des épisodes évoqués. Ayant fréquenté depuis un certain nombre d'années la littérature d'intérêt social produite par les médecins, nous nous sommes demandé si les mémoires de guerre des médecins pouvaient être compris comme un corpus cohérent et relativement bien délimité au sein des mémoires en général et des mémoires historiques en particulier.

Il convient de préciser que nous n'avons pris en considération que des ouvrages autonomes consacrés à la guerre, et non la guerre en tant qu'étape de vie dans le cadre des mémoires de type général des médecins. Le corpus auquel nous nous référerons comporte trois segments, qui se distinguent selon un critère à la fois chronologique et thématique, des événements auxquels ils se rapportent, à savoir: la guerre de 1877-1878 (Fialla 1906; Petrescu 1977; Sabin, 1912); la campagne de 1913 (Arbore 1913; Gerota 1913; Ghiulamila 1914); et enfin, la Grande Guerre, 1916-1918 (Raicoviceanu-Fulmen 1920; Ștefănescu-Galați 1921; Bianu 1937; Dona 2018; Trancu-Rainer 1982, 2021; Stamati-Claudian 2008).

Présents sur le front, soit en tant que médecins militaires, soit en tant que réservistes, les médecins choisissent parfois de laisser à la postérité des mémoires faisant référence explicitement et exclusivement à la confrontation militaire à laquelle ils ont participé. Dans le paysage des écrits provenant du monde médical, en dehors de la littérature professionnelle, scientifique et didactique, les mémoires de guerre se distinguent par l'intentionnalité, exprimée sans ambiguïté, de ces démarches. Autrement dit, dans la plupart des cas, les auteurs eux-mêmes les ont destinés à une publication rapide par rapport au moment de leur rédaction, et l'intention de pédagogie sociale, propre en général au genre mémoriel, est explicitement assumée. En revanche, les auteurs ne semblent pas intéressés par le genre mémoriel en soi. À l'exception de Ion Ghiulamila, aucun des personnages mentionnés ne publie de mémoires de type général. Cependant, dans la plupart des cas, ils se distinguent par leurs écrits concernant le domaine social (social-politique proprement dit ou de sensibilité

sociale, qu'il s'agisse de journalisme ou de littérature). C'est la raison pour laquelle nous sommes tentée de placer les mémoires de guerre des médecins dans la sphère de la littérature d'engagement social.

L'hypothèse semble se vérifier si l'on prend en considération un autre aspect qui attire l'attention: la plupart des médecins auteurs de mémoires sont présents dans l'espace public à d'autres titres (ils remplissent des fonctions administratives civiles ou militaires, occupent des positions politiques ou des chaires dans l'enseignement universitaire, exercent des activités philanthropiques). Ludovic Fialla (1831-1910) fut professeur et chef de département à l'École nationale de médecine et participa, en tant que membre fondateur, à l'organisation de la Croix-Rouge en Roumanie. Il publia des ouvrages médicaux et la traduction d'un ouvrage de vulgarisation, *Cunoștințe igienice populare* (d'après le D^r Hoeber), Bucarest, 1896. Gheorghe Sabin (1853-1924) fut médecin de district à Horezu, puis médecin principal du département de Vâlcea et de la ville de Râmnicu Vâlcea, plusieurs fois sénateur de Vâlcea (entre 1895 et 1915, avec des interruptions), deux fois préfet du département de Vâlcea (1904-1907, 1910-1912), et obtint en 1919 un siège de député indépendant. Ecaterina Arbore (1873-1937) fut médecin communal à Bucarest, médecin pour les enfants trouvés et orphelins, médecin pour les conférences de nourrices et les inspections à domicile, médecin des dispensaires sociaux pour la prophylaxie de la tuberculose et l'assistance aux tuberculeux pauvres (hôpital et sanatorium de Filaret). À partir de 1902, elle commença à militer dans le cercle socialiste « România muncitoare » (la Roumanie ouvrière), puis au sein du Parti social-démocrate. En 1918, elle partit en Russie, où elle occupa divers postes de responsabilité dans l'appareil sanitaire soviétique. En 1937, victime des purges successives en Union soviétique, elle fut condamnée à mort et exécutée. Elle a été réhabilitée à titre posthume tant en Roumanie qu'en URSS. Elle donna de nombreuses conférences populaires, publia des articles dans la presse socialiste de Roumanie et dans les publications de l'Internationale communiste, ainsi qu'un certain nombre d'ouvrages de vulgarisation sur des sujets médicaux, sociaux ou liés à l'émancipation des femmes. On dispose de peu d'informations sur Nicolae Burghel. Il exerça comme médecin à Vidra, puis comme médecin communal à Bucarest, et participa à l'organisation et, ensuite, à la publication des rapports des congrès de l'Association générale des médecins de Roumanie en 1905, 1907, 1908, 1910, 1911, 1912 et 1913. Dimitrie Gerota (1867-1939) eut, entre 1899 et 1936, une carrière universitaire précoce et constante; en 1916, il devint membre de l'Académie roumaine, et entra en 1918 au Parlement en tant que sénateur représentant l'Université de Bucarest. Il avait toutefois ses propres options

politiques, qu'il exprima publiquement dans une série de brochures. Il mena également une importante activité philanthropique. Ion D. Ghiulamila (1872-1936), orthopédiste de la Maison royale, se concentra, dans ses publications, sur sa spécialité, mais avec une perspective sociale de la médecine, mettant l'accent sur l'assistance aux invalides de guerre. Vasile Bianu (1858-1927) fut médecin à Horezu-Vâlcea et à Buzău, publia de nombreux articles dans des revues médicales et reçut en 1911 le prix Năsturel Herescu de l'Académie roumaine pour son « Dictionnaire de la santé ou le médecin de famille » (*Dicționarul sănătății sau doctorul de casă*, 1910; 1941). En 1926, il signait en tant que sénateur de Huedin. Mihai Ștefănescu-Galați (1874-1949) fut professeur d'université et doyen de la Faculté de médecine de Iași entre 1926 et 1929. Il publia des ouvrages médicaux, scientifiques et didactiques, tout en collaborant régulièrement aux revues *Viața Românească* et *Însemnări ieșene*. Ecaterina Raicoviceanu-Fulmen (1873-1970) est considérée comme la première femme journaliste de Roumanie, au sens de journaliste professionnelle et salariée. Elle publia des volumes personnels et des traductions. Militante du mouvement féministe, elle défendit activement, dans toute sa production journalistique, la nécessité de l'émancipation des femmes et l'égalité des droits des femmes avec les hommes dans tous les domaines de la vie sociale.

Bien que succinctes, ces quelques informations sur l'activité des médecins qui publièrent des mémoires de leur vivant, nous ont semblé significatives non seulement pour les biographies des personnages concernés, mais aussi pour ce que l'on pourrait appeler la position du médecin dans la société. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle et au début du XX^e, les médecins deviennent de plus en plus actifs dans l'espace public, avec des aspirations explicites à se constituer en un corps de technocrates (transcendant les options politiques), appelés à mettre leurs connaissances non seulement au service de la médecine proprement dite, mais aussi au service du fonctionnement général de la société. L'ancienne analogie organiciste, qui établissait des similitudes entre le corps humain et le corps social, transférait le savoir de ceux qui comprennent et soignent le corps humain au niveau de la société, légitimant ainsi leur vocation à une présence active dans l'espace politique. La biologisation du corps de la nation se développera ainsi dans deux directions persistantes dans le temps, l'hygiénisme et l'eugénisme.

Le D^f Al. Tălășescu, chef du service sanitaire du port de Constanța, considérait que *«seuls les biologistes sont appelés à tenir entre leurs mains les destins du reste de l'humanité [...] notre vocation est de fertiliser le travail de l'humanité»*, par une *«extension du rôle scientifique biologique à d'autres domaines d'activité, dans nos relations avec les gens et au sein de l'organisme de l'État»* (Tălășescu 1902).

Dépositaires de la seule science garante de la vie, les médecins ne peuvent entrer en rapport avec l'espace politique que pour le tenir en tutelle. Ce qu'ils souhaitent, ce n'est pas une simple consultation. Les leviers par lesquels leurs propositions pourraient devenir des réalités relèvent de la politique. De la sorte, au début des années 1900, les médecins décident d'entrer en politique. Ainsi, en 1905, le D^r C. Vasiliu publiait, sous le titre « Poziția socială a medicului » (« La position sociale du médecin »), les résultats d'une enquête menée par le *British Medical Journal* sur ce sujet. L'auteur mettait en avant la situation en France (singulière, il faut le dire), où les médecins avaient décidé de former une sorte de « parti de l'hygiène » et d'entrer dans les corps législatifs. La première présence significative des médecins au Parlement de Roumanie semble remonter à 1901, lorsque, selon le D^r C. Vasiliu, les médecins occupaient la sixième position à la Chambre, l'avant-dernière (après les avocats, les propriétaires, les professeurs et les hommes de science, les commerçants, les ingénieurs, mais avant les militaires), et la quatrième position au Sénat (après les propriétaires, les avocats, les professeurs et les hommes de science, mais avant les évêques, les militaires, les ingénieurs et les commerçants) (Vasiliu 1905).

L'expression par excellence de la vocation des médecins à prédominer parmi les autres professionnels de l'espace public se retrouve en 1934 dans les paroles du D^r Gheorghe Banu:

«En définitive, l'indépendance des institutions est tout à fait relative par rapport à la nécessité nationale, qui est unique pour tout le pays; si l'on devait réfléchir à des mesures énergiques et sans trop de consultations préalables, la loi, obligatoirement, devrait lever toutes les sommes disponibles, incorporer toutes les institutions pour une direction unitaire et pour ce que j'appellerais une dictature prophylactique en Roumanie» (Banu 1934: 354).

C'est dans ce contexte que nous avons choisi de comprendre les mémoires de guerre des médecins roumains, car la guerre leur offre une belle occasion d'intervenir dans l'espace public. Certes, face à la guerre, les médecins ont leur mot à dire. Et pas seulement sur le front ou à l'arrière, où ils soignent les blessés. En effet, toute l'activité médicale (prévention, médecine sociale, hygiène, etc.) peut s'entendre comme une façon d'assurer à la nation sa force économique et militaire. En 1885 déjà, le D^r Iacob Felix considérait les soins de santé comme une vertu civique, responsable du bien-être économique de la nation, mais aussi de sa défense en cas d'éventuelles agressions:

«Il est de notre devoir de préserver notre santé, pour devenir de dignes citoyens, dotés de la force nécessaire pour travailler aux champs, pour gagner notre pain quotidien, et veiller à ce que nos bras aient la vigueur requise pour porter les armes, afin qu'en cas de besoin nous puissions défendre la patrie et le foyer paternel contre les ennemis du pays et de la nation roumaine» (Felix 1885: 3).

Par ailleurs, la guerre met en évidence la fragilité du corps physique de la nation, ainsi que la responsabilité des autorités civiles et militaires quant à la manière, le plus souvent critiquée par les médecins comme défectueuse, dont elles entendent défendre et, autant que possible, renforcer le citoyen et le soldat. Beaucoup des médecins qui publient leurs mémoires de guerre le font dans une logique explicite de pédagogie sociale, apportant dans l'espace public des témoignages qui fonctionnent comme une forme de pression sur les autorités, ainsi sommées d'adopter des mesures pour améliorer les conditions hygiéniques et sanitaires tant dans l'armée que dans la population civile. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle ces écrits sont généralement publiés très peu de temps après les événements décrits.

Le D^r Dimitrie Gerota lit l'effort déployé et les difficultés endurées lors de la campagne de 1913 à travers le prisme de la métaphore organiciste, comme un moyen de fortifier le corps de la nation afin de le préparer à la lutte pour atteindre ses idéaux:

«Tout comme un organisme s'immunise après avoir été inoculé avec un certain vaccin, fasse Dieu que les fatigues et privations de cette campagne soient le sérum bienfaisant avec lequel notre armée sera immunisée pour résister à l'avenir aux privations et aux fatigues inhérentes à la guerre, pour des objectifs et des idéaux plus élevés!» (Gerota 1913: 47).

Les erreurs acquièrent une valeur d'exemples négatifs:

«Car, si l'impréparation de la campagne de 1913 fut une erreur et une preuve d'imprévoyance, ce sera un crime que de partir dans une future campagne tout aussi mal préparés que cette année » (Gerota 1913: 50-51).

La dénonciation de ces erreurs dans l'espace public s'inscrit dans une logique militante dépourvue d'ambiguïté : *« Il est de notre devoir de nous battre et de nous révolter. [...] Nous nous révolterons, non pas avec la matraque, mais avec la plume, avec l'agitation dans la presse, par des réunions, des interpellations, des imprimés et par toutes les voies légales que nous garantit la Constitution » (Gerota 1913: 50-51)* pour améliorer le service de santé civil et militaire.

Bien que les mémoires de guerre des médecins présentent une série de traits communs, ils se distinguent également par une série de nuances qui témoignent de leur évolution dans l'intervalle chronologique qui nous intéresse, en commençant par la nécessité de créer une mémoire historique en 1877. Les deux textes destinés à la publication (Ludovic Fialla et Gheorghe Sabin) attirent l'attention par la date relativement tardive, par rapport aux événements narrés, de leur apparition dans l'espace public: 1892 (1906) pour le premier, et 1912 pour le second. Ils s'inscrivent dans la logique générale de pédagogie sociale/nationale propre aux mémoires historiques, mais les enjeux assumés par leurs auteurs, bien qu'assez semblables, présentent néanmoins des nuances différentes. Ils écrivent tous les deux pour se souvenir, mais leurs perspectives ne sont pas fondamentalement identiques. Chez Ludovic Fialla, l'accent est mis en tout premier lieu sur la valeur pragmatique et prospective de ses notations, et seulement en second lieu sur la construction de la mémoire historique. Chez Gheorghe Sabin, cette dernière prédomine, et l'accent est mis sur l'héroïsation du soldat roumain.

La première édition du texte de Ludovic Fialla paraît en 1892, presque par nécessité, car, comme il l'avoue lui-même, personne n'avait jusqu'alors rien publié de semblable. Ce qui suggère que, plus d'une décennie après le moment historique en question, celui-ci n'avait pas encore acquis tout le poids symbolique du lien entre l'indépendance et la construction de la nation. D'ailleurs, si Ludovic Fialla parle encore de *la guerre roumano-russo-turque*, Gheorghe Sabin ne parlera que de *la guerre d'Indépendance*. Le texte de Ludovic Fialla « servira aussi à la mémoire du passé » (Fialla 1906: 6), mais *en tout premier lieu* « le but [...], c'est le bien des combattants blessés » (Fialla 1906: 7). La deuxième édition, cependant, publiée à l'occasion du Jubilé de 1906, intègre la guerre de 1877 dans le récit de la fondation de l'État roumain moderne sous le règne de Carol I^{er}: « Nous nous préparons à célébrer le jubilé des quarante ans du règne du roi Carol I^{er}. [...] L'Indépendance et le royaume roumain ont jailli de cette époque, comme une perle du plus bel orient » (Fialla 1906: 3). Chez le Dr Sabin, la glorification de la campagne de 1877 n'est plus centrée sur la personnalité du prince Carol, mais sur celle du soldat-héros. De ce point de vue, il est un pionnier, si l'on songe que, en Roumanie, le culte des héros est lié à la Société « Les Tombes des héros morts au champ d'honneur », fondée en septembre 1919 et devenue plus tard, en 1927, la Société pour le « Culte des héros ». Initialement, la publication des mémoires n'est, pour l'auteur, qu'un moyen de financer le monument aux héros de Vâlcea. Mais le culte des héros ne signifie nullement que la dynastie est occultée ou reléguée au second plan. C'est juste un changement d'accent, qui met moins en évidence la personne du

souverain que son lien avec la nation, avec le peuple dont l'armée était composée. Le D^f Sabin conclut son ouvrage par un appel aux

«bons Roumains, pour qu'ensemble nous apportions notre tribut de reconnaissance et nos louanges à notre jeune armée, [...] ; nous devons laisser sur terre un signe qui rappelle aux générations futures ceux qui ont versé leur sang, [...] pour nous donner une Patrie Libre, un Pays beau et indépendant. Et moi, humble narrateur de ce que j'ai vu, je n'aurai de repos [...] que lorsque j'aurai vu le monument que je veux élever à la mémoire des héros de Vâlcea, tombés sur le champ de bataille pour la Patrie et pour le Trône» (Sabin 1912: 189).

Chronologiquement, les notes de la campagne de 1877-1878 ouvrent la série des mémoires de guerre des médecins roumains. Par rapport aux témoignages relatifs à 1913 ou à la Grande Guerre, elles présentent un certain nombre de caractéristiques distinctes, qui rendent compte de l'évolution de la mémoire historique au fil du temps. À la différence du D^f Zaharia Petrescu, auteur de notations strictement personnelles, non destinées à la publication, mais dont on suppose qu'il préparait une série de notes destinées à la « mémoire officielle » de la campagne de 1877-1878, les deux autres auteurs enregistrent explicitement leurs souvenirs pour les mettre à la disposition des contemporains et des générations futures dans un but éducatif. Pour Ludovic Fialla, cette démarche reste avant tout pragmatique, mais sa décision ultérieure de republier ses *Réminiscences* dans le contexte du Jubilé de 1906 intègre la Guerre d'indépendance et la proclamation du royaume dans la narration officielle et festive du règne de Carol I^{er}, et revalorise son effort en tant qu'auteur qui constitue sa propre contribution à la célébration de la dynastie. Son activité prend une dimension patriotique justifiant son entrée dans la mémoire collective:

«Ainsi, avec cette édition, [...] je mets mon petit livre en habit de fête pour lui faire partager ces beaux jours du jubilé. [...] Cet ouvrage me survivra, mais, pendant un certain temps, ceux qui le liront se souviendront que j'ai été animé par des sentiments patriotiques et que je me suis entièrement dévoué à ceux qui souffraient» (Fialla 1906: 4).

C'est à la même mémoire collective historique que se rapporte le D^f Gheorghe Sabin, mais sous l'angle du culte du héros. Initialement, Gheorghe Sabin enregistre à titre strictement personnel les événements de son volontariat

pendant la campagne de 1877-1878. Ce n'est que plus tard que, stimulé par les modèles européens, il prendra conscience de l'importance de ces lieux de mémoire que sont les monuments aux soldats devenus héros parce « *qu'ils ont donné leur vie en luttant pour la loi, pour la religion, pour l'indépendance, en défendant leur patrie* » (Sabin 1912: IX-X). Cette géographie symbolique établit un lien direct et très concret (matérialisé dans un objet) entre la contemporanéité, le passé devenu héroïque grâce aux sacrifices des ancêtres et les événements fondateurs de l'État et de la nation:

«Mes souvenirs me sont revenus, j'ai pensé avec une profonde tristesse aux milliers de vies sacrifiées dans les plaines bulgares pour secouer le joug séculaire, et j'ai constaté avec douleur que peu a été fait chez nous pour ces héros disparus, qui nous ont donné l'Indépendance, en faisant naître de leur sang la Roumanie d'aujourd'hui» (Sabin 1912: X).

Une dernière observation concerne le moment, relativement tardif par rapport à 1877-1878, où les deux textes destinés à la publication virent le jour (respectivement 1892/1906 et 1912). Cela nous amène à penser que la symbolique de la Guerre d'indépendance en soi n'était pas encore pleinement définie. D'autre part, les mémoires de guerre des médecins roumains n'en sont qu'à leurs débuts. Ceux qui écrivent le font encore à titre strictement personnel (Zaharia Petrescu), sans s'interroger sur les ressorts intimes qui les auront poussés à le faire (Gheorghe Sabin), attendant en vain que d'autres, peut-être, aient publié à leur place des notes similaires, dont ils entrevoient déjà l'importance (Ludovic Fialla). La publication de ces souvenirs est stimulée par des événements qui ne leur sont pas directement liés, le Jubilé des 40 ans de règne de Carol I^{er} ou un voyage personnel à l'étranger. Ce sont des tâtonnements inhérents à un genre encore à ses débuts, que l'on ne retrouvera plus dans les générations suivantes de médecins mémorialistes (de guerre).

En allant plus loin, la guerre de 1913 avait plutôt été une mobilisation qu'une campagne militaire au sens strict du terme. Mais l'épidémie de choléra, apparue en Bulgarie et exportée en Roumanie, se solda par un bilan dramatique, qui marqua la mémoire des médecins présents sur le front. Tous les mémorialistes se disent choqués par la virulence de l'épidémie, par l'organisation inadéquate du service sanitaire de l'armée, par le manque de sensibilité des autorités et en général des élites face aux drames massifs que l'épidémie avait produits au niveau populaire. L'enjeu de la publication de ces notes est de dénoncer toute une série d'aspects ponctuels qui, au final, renvoient à des déficiences structurelles de la société roumaine.

Ecaterina Arbore publie ses mémoires en 1914. Elle avait participé à la campagne de Bulgarie en tant que volontaire, principalement pour des raisons professionnelles:

«Je considère que dans la vie d'un médecin, les moments les plus intéressants tant pour son activité professionnelle et scientifique que pour son activité sociale sont ceux qu'il a passés à lutter contre une épidémie» (Arbore 1914: 3).

Mais le choléra ne saurait être dissocié de la guerre, entendue comme l'expression typique des antagonismes sociaux. Ecaterina Arbore écrit ses mémoires sur le ton de la révolte contre l'ordre social perçu comme injuste, de l'accusation contre la classe dominante et de l'empathie pour la vie difficile des classes populaires:

«Qui n'a pas été témoin de l'épidémie de choléra ne peut pas imaginer combien les malades du choléra inspirent de pitié [...]. Et la pitié que l'on ressent est d'autant plus grande que l'on sait quelle a été la cause directe des souffrances endurées par ces malheureux [...]: la guerre des classes dirigeantes pour un lopin de terre a introduit l'épidémie dans le pays; la vie misérable que mène notre peuple du berceau à la tombe a été le terrain propice à la culture du microbe. Oui, je ressentais de la pitié au point d'avoir les larmes aux yeux et des spasmes dans la gorge, mais je me sentais aussi bouillonner de révolte, et j'éprouvais en même temps un sentiment de culpabilité... parce que nous, qui connaissions les conséquences de la guerre, n'avions pas pu l'empêcher» (Arbore 1914: 28).

Tout le journal est dominé par la révolte, mais les conclusions d'Ecaterina Arbore passent du registre de la révolte à celui du messianisme révolutionnaire:

«En ce qui me concerne, je crois que je ne peux en tirer qu'une seule leçon: nous aurons des épidémies de choléra, de fièvre typhoïde, etc., il y aura de la misère dans les villages, les gendarmes ruraux régneront et le même état de choses continuera jusqu'à ce que le peuple lui-même prenne conscience de ses droits, jusqu'à ce qu'il organise lui-même son administration et son service sanitaire. Et ce temps est proche» (Arbore 1914: 70).

Si la révolte bouillonnante et le messianisme révolutionnaire d'Ecaterina Arbore peuvent être attribués à l'environnement dans lequel elle avait grandi et aux milieux socialistes qu'elle fréquentait, nous serons surpris de constater des

accents similaires chez Dimitrie Gerota. En 1913, il publiait une brochure sur la campagne récemment achevée. La narration se déroule sur deux tons distincts: d'une part, le sentiment du devoir ; d'autre part, la révolte profonde face à l'incapacité des autorités à gérer l'épidémie et au traitement inéquitable dont les victimes privilégiées étaient les paysans charroyeurs et les simples soldats. L'indignation et la révolte du D^r Gerota explosent dans une diatribe véhémement, aux accents messianiques, contre les responsables politiques du pays, qui se termine par un plaidoyer en faveur de l'éducation civique du paysan, seule voie vers une société où le juste rapport entre les droits et les devoirs du citoyen garantit la limitation des abus:

«Chefs de gouvernements, ministres et députés, déguisez-vous et descendez parmi les masses du peuple que vous trompez par vos discours mensongers ; voyez son ignorance et son illettrisme, voyez les abus et les comportements de vos subordonnés et protégés, et remerciez Dieu que la patience du Roumain soit grande ! Et si ce n'est pas vous qui paierez de votre peau l'effet de l'ignorance et de l'injustice dans lesquelles vous avez maintenu les six millions de fils du pays que vous avez exploités, ce sont vos enfants qui le paieront. Donnez-leur des écoles et éclairez-les, afin qu'ils puissent connaître non seulement leurs devoirs, mais aussi leurs droits, car alors peut-être cesseront les vols et les illégalités d'aujourd'hui » (Gerota 1913: 13-14).

Dimitrie Gerota n'est pas un révolutionnaire de profession. Il ne conteste ni la légitimité de la guerre, ni ses coûts inhérents, mais uniquement les aspects sanitaires, qui auraient dû prévaloir à la fin de l'opération militaire proprement dite. Pour lui, la participation à la campagne de 1913 représentait la matérialisation naturelle du patriotisme: *«Finalement, je peux dire avec fierté que j'ai répondu de tout cœur à l'appel de la patrie » (Gerota 1913: 46).*

Nous ne savons que très peu de choses sur Nicolae Burghеле, le troisième médecin auteur d'une brochure sur la campagne de 1913. Bien que n'ayant ni la combativité, ni l'envergure d'Ecaterina Arbore ou de Dimitrie Gerota, il prit néanmoins part aux débats publics de l'époque, pour défendre les intérêts professionnels des médecins. En 1913, il publia ses mémoires de la campagne à laquelle il avait participé en tant que médecin réserviste. La raison, singulière par rapport aux autres mémorialistes de guerre, pour laquelle il avait décidé de le faire, c'était la situation inédite qu'il avait vécue, un « nouveau mode de vie pendant deux mois, bien loin de l'ordinaire de la vie quotidienne » (Burghеле 1913 : 3). Sans contester la légitimité de la participation roumaine à la guerre, Nicolae Burghеле ressent d'emblée le besoin de préciser qu'il la

considère plutôt comme le résultat des jeux d'influence des grandes puissances et de rapports de force inéquitables et corrompus :

« Si les grandes puissances "européennes" ne s'immisçaient pas dans les querelles des petits peuples sous prétexte de les réconcilier, alors qu'en réalité elles ne cherchent qu'à les dépouiller, si donc elles ne s'immisçaient pas, il est absolument certain que ces querelles se termineraient de manière plus utile » (Burghelle 1913: 3).

Et le D^f Burghelle de conclure ses mémoires sur une note optimiste, presque à la manière d'un *Bildungsroman*:

« Quoi qu'il en soit, pendant tout ce temps, je n'eus aucune souffrance ; [...] en fin de compte, je vécus comme je pus, comme à la guerre ; pourtant, je rentrai sain et sauf, bien que j'eusse eu beaucoup à endurer comme à la guerre. [...] Avec espoir dans l'élan intelligent et puissant de l'avenir, j'en garde les souvenirs les plus agréables, que j'ai couchés dans ces pages » (Burghelle 1913: 39-40).

Cette expérience a également une valeur formatrice au niveau collectif, où, plus que l'imputation des erreurs, c'est leur correction qui compte. Le D^f Burghelle hésite à formuler des accusations, bien que celles concernant la rigidité, la bureaucratisation et la hiérarchisation excessive de l'armée reviennent plusieurs fois dans ses souvenirs, préférant comprendre les imperfections rencontrées non pas comme des défaillances systémiques, mais plutôt comme des accumulations d'erreurs individuelles:

« Ne formulons pas les uns contre les autres de reproches et d'accusations qui ne mènent à rien d'autre qu'à la haine et à la division, permettant à d'autres de nous dépouiller. [...] Nous avons tous une part de culpabilité [...] » (Burghelle 1913: 39-40).

Pourtant, bien qu'il opte pour un nivellement des fautes et, par conséquent, pour une dilution des responsabilités, le D^f Burghelle ne peut finalement pas éluder le rapport contradictoire entre la rhétorique de la démocratie et la pratique de la guerre, résultat exclusif d'une concentration de la capacité de décision au sommet de la hiérarchie sociale:

« Je suis de plus en plus persuadé que l'être humain est très rusé et curieux : d'une part, il se vante d'être le défenseur du progrès, de la justice, de l'ordre, de

la démocratie, etc., et d'autre part, il attise et déclenche une guerre, avec toutes ses misères, pour de simples ambitions, des prétentions vaniteuses et des désaccords entre quelques mortels, quelques élites !» (Burghele 1913: 40).

C'est une assertion presque symétrique, dans sa logique, avec celle des premières pages des souvenirs de Nicolae Burghele, où il incriminait les mêmes rapports de pouvoir, mais au niveau international.

L'épidémie de choléra de 1913 est indissociable de la guerre de la même année. Ce qui individualise la littérature mémorielle consacrée à cet épisode, c'est l'accent mis sur la justice et l'équité sociales. Pour tous les auteurs, la guerre a mis en évidence une fracture dans la société. En théorie, la guerre mobilise un «contrat social» au nom de la solidarité nationale, mais en pratique, les sacrifices populaires sont toujours plus coûteux que ceux des élites. Une réaction cohérente de ces élites face à l'épidémie s'inscrivait donc dans une logique contractuelle. D'autant plus que le choléra et la guerre tendent à devenir équivalents. La guerre, dont les élites portent la responsabilité, se trouve à l'origine de la propagation de l'épidémie, qui ne fait qu'exacerber les conséquences dramatiques pour le peuple. Le choléra aggrave la fracture entre les élites et le peuple, par l'absence d'une réaction cohérente et conséquente des premières face aux coûts sociaux imposés au second. Guerre et épidémie sont profondément antidémocratiques, inéquitables et portent en elles un immense potentiel destructeur, justifié par la rupture du pacte social.

Le moment 1916-1918 bénéficie théoriquement du nombre le plus important de mémoires, mais certains ne furent publiés qu'à titre posthume (Marta Trancu-Rainer, Raul Dona), alors que d'autres furent rédigés bien longtemps après l'événement proprement dit (Alice Stamati-Claudian). La symbolique particulière de la guerre dont naquit la Grande Roumanie et, par conséquent, son inscription dans une logique de légitimation, fondatrice et patriotique, se retrouve cependant, bien qu'à des degrés divers, dans tous les écrits mémoriels. L'apogée de ce type d'approche est représenté par les *Notes* du D^r Vasile Bianu, une construction idéologique monumentale, où la composante mémorielle proprement dite est surpassée en quantité par un nombre impressionnant de fragments d'articles de presse, de discours, de journaux de front, et même de longs passages de diverses œuvres historiques et littéraires. Les *Notes* constituent une œuvre de propagande, où l'épopée nationale prévaut sur toutes les autres lectures possibles, prenant souvent des accents mystiques et messianiques. Sous la plume du D^r Bianu, l'idéal national devient une véritable religion laïque. Avec la «*sainte guerre de réunification nationale*» (Bianu 1926 I: 10), «*la Roumanie aura vécu l'heure de son salut*» (Bianu

1926 I: 10). Les *Notes* sont divisées en deux tomes, le *Calvaire* et l'*Apothéose* de la nation roumaine. Le D^f Bianu conclut l'ensemble de sa démarche dans la lettre et l'esprit des manuscrits religieux, lui donnant ainsi des connotations de liturgie politique:

«et moi, humble écrivain [...], je terminerai [...] avec les mots du vieux Siméon: Maintenant, Seigneur, tu laisses ton serviteur s'en aller en paix, selon ta parole, car mes yeux ont vu le salut du peuple roumain. Gloire et louange à Dieu, pour les siècles des siècles, amen!» (Bianu 1926 II: 495).

Mihai Ștefănescu-Galați se place dans la même logique nationale-patriotique, qu'il assume au risque de renoncer à sa propre logique professionnelle:

«Nous avons fait taire en nous le sens de toute une vie consacrée à protéger les autres des maladies, et nous avons contribué à la terrible boucherie qui a emporté tant de vies jeunes, [...]. Nous avons aidé l'idéal national en tant que médecins, en tant que soldats et en tant que Roumains» (Ștefănescu-Galați 2017: 186-187).

À la différence toutefois du D^f Bianu, il a un sens aigu des injustices sociales, qu'il n'hésite pas à associer à la volonté politique des gouvernants, pour dénoncer les injustices individuelles, ainsi que les dérapages généraux qui apparaissent lorsque la politique et le bien commun ne semblent plus s'inscrire sur les mêmes coordonnées. Il écrit ses mémoires pour les léguer à la postérité et dans une logique de pédagogie sociale. Mais sa pédagogie va à l'encontre du discours officiel festif et triomphaliste. L'accent ne porte pas sur l'idéal national, dont il ne conteste pas un instant la légitimité, mais sur les coûts humains de la guerre. Et là, il s'agit non seulement des vies fauchées, mais aussi d'une profonde crise des valeurs morales, qui avait amplifié les pertes matérielles. Au terme d'une guerre aussi dévastatrice, la pédagogie mémorielle ne trouve plus son objet dans la perfectibilité des aspects militaires, mais dans la dénonciation des dérapages moraux souvent camouflés par le discours nationaliste aux accents patriotards:

«Mais aujourd'hui nous n'avons plus besoin de leçons pour l'avenir. [...] Cependant, on peut encore tirer quelques enseignements de cette guerre. [...] Il est possible de voir quelles catégories d'âmes et comment elles ont répondu à l'appel du pays. [...] On peut voir quelles catégories d'âmes ont répondu à

l'appel de la patrie et comment elles l'ont fait. Tel est le bilan qu'il nous faudra bien analyser un jour» (Ștefănescu-Galați 2017: 17).

La logique intrinsèque des *Souvenirs* du D^r Ștefănescu-Galați est liée à son intention déclarée de dénoncer la fracture du pacte social entre gouvernants et gouvernés. Vu dans son ensemble, son ouvrage se structure autour de deux thèmes fondamentaux: d'une part, l'imprudence, l'inertie, souvent l'indolence de ceux qui sont appelés à diriger ; d'autre part, le dévouement, le sentiment du devoir, l'esprit de sacrifice et l'obéissance des simples gens appelés à exécuter les ordres des premiers.

La partie des souvenirs consacrée aux aspects militaires est un long inventaire des déficiences de l'armée roumaine en termes de logistique, d'équipement, voire de capacités de commandement. Pour tous ces aspects, le D^r Ștefănescu-Galați accuse explicitement les militaires de carrière de manquer de professionnalisme:

«Nous autres, profanes, lorsque nous examinons ces circonstances élémentaires, nous nous demandons comment des personnes dont la seule mission est de s'occuper de ces choses ont pu, après de longues années de préparation, quand on savait que le pays allait inévitablement entrer en guerre, ne pas utiliser au moins les enseignements de ceux qui faisaient la guerre depuis plus longtemps que nous» (Ștefănescu-Galați 2017: 53).

Mais il n'a que de bons mots pour les gens de son ambulance. Il nous semble significatif, du point de vue de la logique sociale dichotomique qui guide son discours, que les éventuels traits de caractère négatifs des protagonistes sont presque totalement absents. Théoriquement, il accepte les différences de caractère entre les gens de sa propre troupe, mais ceux-ci se divisent uniquement en *bons* et *moins bons*:

«Mes hommes n'étaient certainement pas tous pareils. Il y en avait de très bons, dévoués et obéissants. Beaucoup étaient bons sous tous les rapports. Mais il y en avait aussi de moins bons» (Ștefănescu-Galați 2017: 112).

Dans cette dernière catégorie, le seul cas mentionné est celui d'un soldat kleptomane que le médecin parvient finalement à guérir de son vice, et qui devient par la suite *un soldat digne de ce nom*.

L'hypocrisie des décideurs politiques et leur manque de solidarité avec ceux du sort desquels ils décident sont fustigés avec virulence:

«À l'époque, on décidait à Iași du sort de ceux d'entre nous qui étaient au front. Fallait-il résister ou demander la paix ? Selon certains, il fallait résister. Nous devions retirer toute notre armée dans un coin du pays [...] où nous pourrions résister aux Allemands jusqu'au dernier homme et jusqu'à la dernière balle. Cette zone avait d'ailleurs été appelée le Triangle de la Mort. C'est ce que l'armée était censée faire. Que devaient faire ceux qui décidaient au nom de l'armée ? Se retirer à Paris ou à Odessa. Que devait faire le pays, qui se retrouvait sans armée et sans dirigeants ? C'était son affaire ! [...] Et nous, au front, qu'avons-nous fait ? Pour nous, que ce soit le front ou le triangle, c'était pareil. [...] Seule la forme géométrique de la mort était différente. La mort en triangle, si nous résistions; la mort en ligne droite, par le scorbut et la famine, si nous restions au front » (Ștefănescu-Galați 2017: 204-205).

Ses diatribes contre les autorités civiles et militaires sont le résultat direct de l'enjeu que le D^r Ștefănescu-Galați s'était fixé, à savoir la dénonciation de la *dissolution spirituelle liée à la guerre* (Ștefănescu-Galați 2017: 152) et d'une longue série de dérapages de comportement social et professionnel, principalement de la part de ceux qui détenaient le pouvoir de décision. Ses mémoires excluent explicitement les notes élogieuses, bien que les accents véritablement patriotiques ne soient pas absents de ses pages.

Les mémoires de la Grande Guerre sont également complétées par les souvenirs de deux personnages féminins, qui ont travaillé dans les hôpitaux du front, Arabella Yarca et Ecaterina Raicoviceanu-Fulmen. Néanmoins, seule cette dernière assume explicitement son appartenance au corps sanitaire. Le journal d'Arabella Yarca est peut-être le journal de guerre le plus original, en ce sens que la guerre, avec tout son cortège de misères et de souffrances physiques, que l'auteure elle-même vécut, reste simplement le décor d'histoires sentimentales avec toutes leurs bizarreries, fantaisies et caprices. Ecaterina Raicoviceanu-Fulmen, comme les médecins que nous avons évoqués, n'était pas inconnue dans l'espace public, et son activité journalistique et littéraire l'avait déjà consacrée au moment où elle publia ses mémoires de guerre. Son journal, manifestement littéraire, se situe cependant dans un espace d'engagement social sans équivoque. La souffrance collective causée par la guerre devient source d'une solidarité sociale qui prend le pas sur les souffrances individuelles:

«De plus en plus, le désir de partir loin me saisit et m'opresse. Mais une force plus grande, indéfinie, me retient dans le pays, aux côtés de tous ceux qui

souffrent [...] Je suis restée sur place, dans la ville hostile, sans aucun ami»
(Raicoviceanu-Fulmen 1920: 17).

Le désastre accablant de la guerre nivelle les différences, amplifie les vulnérabilités et stimule la solidarité de ceux qui, bien que différents, partagent le même sort:

«presque en s'aimant à travers le prisme de la souffrance commune, qui lie aujourd'hui tant d'êtres autrefois mal assortis» (Raicoviceanu-Fulmen 1920: 19).

Nous concluons ces considérations sur les mémoires de guerre des médecins roumains en revenant sur quelques caractéristiques du genre. Bien qu'ils soient sans aucun doute autobiographiques (soit dans la logique du journal intime, soit dans celle des mémoires), ils ne sont pas nécessairement centrés sur la propre personne de l'auteur. À la différence des mémoires biographiques, où l'accent est mis sur l'histoire de la vie de l'auteur, dans les mémoires historiques (mémoires de guerre, en l'occurrence) le ressort principal est d'ordre historique. Ces textes répondent donc non seulement à une logique individuelle, personnelle, de celui qui les couche sur le papier, mais aussi à une logique politique (Bărbulescu 2015: 56). Les mémoires de guerre des médecins mettent en scène des destins individuels, mais ils concernent moins les individus qu'un projet social à vocation généralisatrice, centré sur le pays et la nation. Les premiers ouvrages de ce genre ont contribué à la création de la mémoire historique de la guerre, façonnant une image profondément légitimante de celle-ci, en rapport direct avec l'idéal national. Cette image s'est définitivement imposée avec la constitution de la Grande Roumanie, à la fin de la Grande Guerre, qui est restée dans l'esprit collectif comme la Guerre d'unification nationale. À l'exception d'Ecaterina Arbore, aucun des médecins mémorialistes, même parmi ceux publiés à titre posthume, ne conteste la légitimité de la guerre à laquelle ils ont participé. Mais ce qu'ils contestent presque tous (à l'exception de Vasile Bianu), dans des proportions et avec des degrés de virulence différents, c'est la capacité des autorités civiles et militaires à protéger le simple citoyen. Les médecins accusent ouvertement les gouvernants d'être extrêmement opaques à l'égard de ce que l'on pourrait appeler un projet sanitaire national, qui aurait permis de réduire, au moins dans certaines limites, les préjudices inhérents à la guerre. Même lorsqu'ils ne sont pas destinés à la publication et ne s'inscrivent pas explicitement dans une pédagogie nationale, les mémoires ne se soustraient pas totalement à la perspective sociale au sens le plus large du terme, et rendent compte des choix

de leurs auteurs. Nous pensons donc que les mémoires de guerre des médecins roumains présentent de nombreux aspects étonnamment unitaires, si bien qu'ils peuvent être traités comme un ensemble documentaire cohérent et consistant.

Bibliographie

- Arbore, E. (1914). *Cincizeci de zile între holerici*. Bucarest: Editura Poporul.
- Banu, Gh. (1934). "Problema TBC în România față de recenta legislație" (« Le problème de la tuberculose en Roumanie face à la législation récente » - discours prononcé à l'Assemblée des députés lors de la discussion du projet de loi pour la création de la Ligue nationale contre la tuberculose, le 26 avril 1934. *Revista de igienă socială* 4(6): 354
- Bărbulescu, C. (2015). *România medicilor. Medici, țărani și igienă rurală în România de la 1860 la 1910*. Bucarest: Humanitas.
- Bianu, V. (1926). *Însemnări din războiul României Mari*. Cluj: Institutul de Arte Grafice Ardealul.
- Burghel, N. (1913). *Amintiri din timpul războiului român-bulgar din 1913*. Bucarest: Noua Tipografie Profesională, Dimitrie C. Ionescu
- Constantin, T. (2004). *Memoria autobiografică. Definierea sau redefinirea propriei vieți*. Iași: Institutul European
- Dona, R. (2018). *Jurnalul unui medic militar, 1917-1918*. Bucarest: Humanitas
- Felix, I. (1885). *Manual elementar de igienă*. Bucarest: Tipografia Statului
- Fialla, L. (1906, 2^e éd.). *Reminiscențe din resbelul româno-ruso-turc al anului 1877 și rolul Societății Crucea Roșie în timp de pace și de resbel*. Bucarest: Imprimeria și librăria școalelor C. Sfetea.
- Gerota, D. (1913). *Impresii și aprecieri din timpul acțiunii militare în Bulgaria, 22 iunie-20 august 1913*. Bucarest: Socec.
- Ghiulamila, I. D. (1914). *Observații și reflecții din campania anului 1913 asupra organizării și funcționării Crucii Roșii a României*. Bucarest: Universala Institut de Arte Grafice.
- Leu, V. (2012) Memorialistica românească din Banat referitoare la primul război mondial și la Unirea din 1918". In Leu, V., Bocșan, N. (éd.). *Marele Război în memoria bănățeană (1914-1919)*. Cluj-Napoca: Presa Universitară Clujeană, pp. 7-30.
- Raicovicescu-Fulmen, E. (1920). *Jurnalul unei surori de caritate, 1916-1918*. Bucarest: Alcalay&Co.
- Sabin, Gh. (1912). *Amintiri din războiul Independenței*. Bucarest: Minerva, Institut de Arte Grafice și Editură.

- Stamati-Claudian, A. (2008). “Amintiri din timpul Războiului, 1916-1918”. *Cronica Vrancei* 7: 217-244.
- Ștefănescu-Galați, M. (2017). *Amintiri din Marele Război*. Iași: Gr. T. Popa UMF
- Tălășescu, A. (1902). “Secretul slăbiciunii noastre” (Le secret de notre faiblesse). *Călușa Sanitară și Igienică* (20).
- Trancu-Rainer, M. (2021), *File de jurnal – memorii*. Bucurest: Paul Editions.
- Vasiliu, C. (1905). “Poziția socială a medicului” (La position sociale du médecin). *Călușa Sanitară și Igienică* (23).
- Yarca, A. (2018). *Jurnal intim*. Bucurest: Orizonturi.

